

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

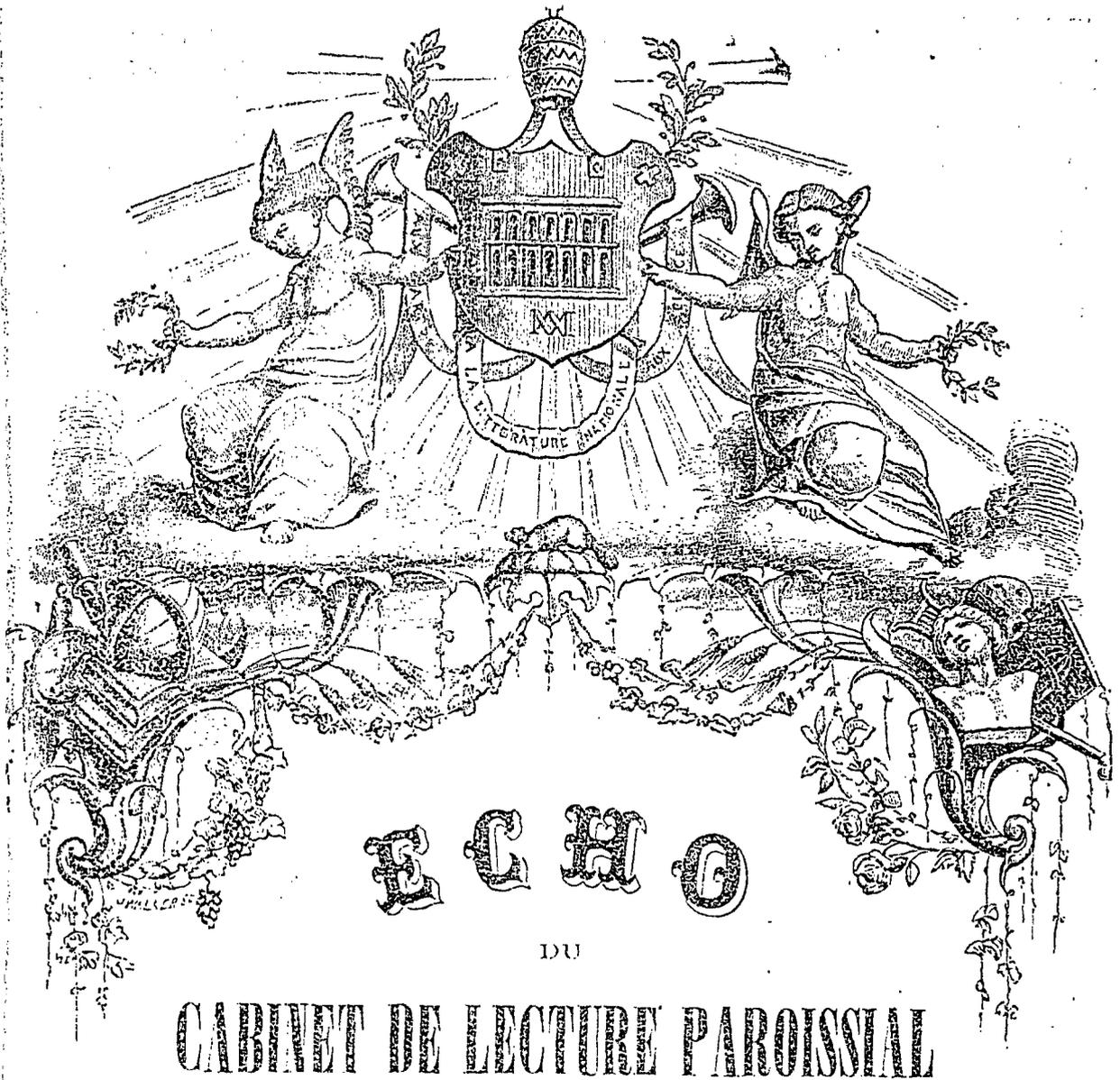
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 3 Novembre 1863.

No. 21.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Consécration de l'Eglise de l'ospice St. Joseph.—Union catholique: *Quinze jours en mer*, lecture par M. D. d'Odet d'Orsonens.—Feuilleton: *Elizabeth Foulds*.—Un peu de tout.—Musique: *Murie*, romance, paroles et musique de J. Géraldi.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 30 Octobre.

La réponse de l'Archiduc Maximilien à la députation chargée d'offrir à Son Altesse Impériale la couronne du Mexique, a occupé pendant quelques jours l'attention publique de l'Europe. C'est le 3 courant, et à Trieste qu'a eu lieu cette entrevue. Après avoir présenté chacun de ses collègues individuellement, M. Gutierrez de Estrada, président

de la députation, lut à l'Archiduc le discours qui lui rendait compte de la mission dont il avait été chargé avec ses collègues. Rien ne saurait peindre, écrit un correspondant, l'émotion qui, dans ce moment solennel, s'était emparée aussi bien de l'Archiduc que des membres de la députation; tous indistinctement avaient la profonde conscience que les destinées de huit millions d'âmes allaient se décider; que chaque mot prononcé en ce moment serait recueilli par l'histoire et pesé un jour devant le tribunal de celui qui jugera les rois et les peuples.

C'est au milieu d'un silence plein d'anxiété que l'Archiduc prit à son tour la parole avec une émotion visible, mais du ton accentué d'une ferme résolution. Voici la teneur de son discours que

nous n'hésitons pas à publier, à cause de son importance :

Messieurs,

Je suis vivement touché du vœu émis par l'Assemblée des notables à Mexico dans sa séance du 10 juillet, et que vous êtes chargés de me communiquer.

Il est flatteur pour notre maison que les regards de vos compatriotes se soient tournés vers la famille de Charles-Quint, dès que le mot de monarchie a été prononcé.

Quelque noble que soit la tâche d'assurer l'indépendance et la prospérité du Mexique sous l'égide d'institutions à la fois stables et libres, je n'en reconnais pas moins, en parfait accord avec S. M. l'Empereur des Français, dont la glorieuse initiative a rendu possible la régénération de votre belle patrie, que la monarchie ne saurait y être rétablie sur une base légitime et parfaitement solide que si la nation toute entière, exprimant librement sa volonté, veut ratifier le vœu de la capitale. C'est donc du résultat des votes de la généralité du pays que je dois faire dépendre en premier lieu l'acceptation du trône qui m'est offert.

D'un autre côté, comprenant les devoirs sacrés d'un souverain, il faut que je demande, en faveur de l'Empire qu'il s'agit de reconstruire, les garanties indispensables pour le mettre à l'abri des dangers qui menaceraient son intégrité et son indépendance.

Dans le cas où ces gages d'un avenir assuré seraient obtenus, et où le choix du noble peuple mexicain, pris dans son ensemble, se porterait sur moi, fort de l'assentiment de l'auguste chef de ma famille, et confiant dans l'appui du Tout-Puissant, je serais prêt à accepter la couronne.

Si la providence m'appelait à la haute mission civilisatrice attachée à cette couronne, je vous déclare dès à présent, messieurs, ma ferme résolution de suivre le salutaire exemple de l'Empereur mon frère, en ouvrant au pays, par un régime constitutionnel, la large voie du progrès basé sur l'ordre et la morale, et de sceller par mon serment, aussitôt que le vaste territoire sera pacifié, le pacte fondamental avec la nation. Ce n'est qu'ainsi que pourrait être inaugurée une politique nouvelle et vraiment nationale, où les divers peuples, oubliant leurs anciens ressentiments, travailleraient en commun à rendre au Mexique la place éminente qui lui semble destinée parmi les peuples, sous un gouvernement ayant pour principe de faire prévaloir l'équité dans la justice.

Veuillez, messieurs, rendre compte à vos concitoyens des déterminations que je viens de vous énoncer en toute franchise, et provoquer les mesures nécessaires pour consulter la nation sur le gouvernement qu'elle entend se donner.

Il est donc vrai de dire, fait observer à ce sujet le *Mémorial Diplomatique*, que l'œuvre de la France, commencée, de concert avec l'Angleterre et l'Espagne, poursuivie avec l'assentiment tacite de l'Europe, reçoit de tous aujourd'hui la plus éclatante confirmation. Rendu à lui-même, le peuple mexicain revient naturellement à l'ordre et à la liberté, et la couronne impériale qu'il relève pour l'offrir à l'archiduc Maximilien ne trouve en Europe que d'universelles sympathies. Toutes les puissances s'appêtent à la reconnaître d'une manière officielle; aucune ne songe à s'abstenir. L'assentiment de l'Angleterre et de l'Espagne est depuis longtemps assuré; celui de la Prusse et de l'Italie ne saurait se faire attendre; la Suède, la

Bavière, la Belgique, la Grèce, la Hollande, le Portugal, le Danemark, tous les États du continent, en un mot, s'associeront à cet acte européen, et le Brésil, de son côté, s'empressera de renouer avec le nouvel empire des relations devenues plus fécondes et plus sûres. En réalité, la question mexicaine, qu'on se plaisait à dire hier si pleine de difficultés, se trouve donc aujourd'hui résolue.

Il serait à souhaiter qu'on pût en dire autant de celle du Holstein. Le comte de Russell a adressé une dépêche à l'envoyé anglais près de la confédération Germanique au sujet de l'exécution fédérale dans cette Province.

Les considérations sur lesquelles ce document s'appuie, sont de peu d'intérêt; mais la conclusion mérite d'être citée textuellement. La voici: "S. M. la reine ne verrait pas avec indifférence une occupation militaire du Holstein, laquelle ne pourrait cesser qu'à des conditions qui porteraient gravement atteinte à la constitution de toute la monarchie. Le gouvernement de Sa Majesté ne saurait considérer cette occupation militaire comme l'exercice légitime du pouvoir de la Confédération, ni admettre qu'on la désignât sous le nom d'*exécution fédérale*. Le gouvernement de Sa Majesté n'assisterait pas avec indifférence à une pareille démarche dirigée contre le Danemark et les intérêts européens. En conséquence, le gouvernement de Sa Majesté invite très-sérieusement la diète germanique à se désister de sa résolution et à soumettre le cas en litige entre l'Allemagne et le Danemark à la médiation d'autres puissances, que le différent ne touche pas, mais qui sont profondément intéressées au maintien de la paix européenne et de l'indépendance du Danemark." C'est presque une menace; mais c'est en même temps une offre indirecte d'arbitrage. Peut-être le cabinet de Londres ne pouvait-il moins faire pour le Danemark qui a donné une de ses princesses à l'héritier de la couronne et fourni un roi au royaume nouveau des Hellènes.

On lit dans une lettre adressée de Rome au *Monde* sous la date du 7: "Le samedi 3, le Saint-Père, revenant de sa promenade habituelle en dehors de la ville, est descendu de voiture à la place du Peuple, et a parcouru toute la longue rue du Corso jusqu'à la place de Venise à pied, au milieu d'une foule compacte accourue pour l'acclamer. Il est impossible de décrire l'enthousiasme et en même temps le respect de la population pour le Pontife-Roi. Sa Sainteté était accompagnée par Mgr. de Mérode et deux autres prélats. Lorsque le Pape est remonté en voiture, les vivats ont redoublé et l'ont accompagné jusqu'au Vatican."—

Le *Messenger du Midi*, qui parle aussi de cette promenade du Saint-Père, reconnaît qu'elle a été littéralement improvisée, et que personne ne s'y attendait. On ne se jettera donc pas, cette fois, il faut l'espérer, sur les excitations et les provocations de la police romaine.

Diverses rencontres ont eu lieu, dans ces derniers temps, entre les troupes piémontaises et les insurgés napolitains. Soit défaut d'informations, soit manque de sincérité, la presse italienne n'en a jusqu'à présent parlé qu'avec mystère ; mais la correspondance du *Monde* nous fournit aujourd'hui, sous la date du 7, des détails que nous nous empressons de recueillir. Une de ces rencontres a eu lieu à Rochetta San Antonio. Après un combat assez vif, les soldats de Victor-Emmanuel ont abandonné le champ de bataille, laissant 21 morts, parmi lesquels un officier du nom de Nicolas Flamiani. Une circonstance remarquable, c'est que la garde nationale a refusé de marcher pour couvrir la retraite des vaincus. Assiégée en quelque façon dans la ferme de Franco-Villa par le nouveau commandant du Bénéventin, général Pellavicino, la bande de Caruso a pu, à la faveur de la nuit, se frayer un passage au travers des rangs ennemis. Elle a perdu 11 hommes ; mais 9 Piémontais ont été tués ; et entre les blessés de la troupe régulière qui sont assez nombreux, on compte un officier. Les autres rencontres ont eu pour théâtre les lieux de Laterza, Matera, Pisticci, Luogorotondo et Cervinara. "On commence à s'apercevoir, mais trop tard, dit le correspondant, que la publication de la loi *Pica*, dite du brigandage, au lieu de pacifier les provinces napolitaines, ne fait qu'augmenter le nombre des bandes et des *brigands*. Ils combattent aujourd'hui en désespérés ; car tous ont un frère, un père ou un parent à venger."

Il paraît que la Russie concentre des forces assez considérables sur la frontière de la Gallicie. On a dit que c'était pour soumettre l'Autriche à une pression capable de la détacher du concert des puissances occidentales. La *Presse de Vienne* n'est pas de cet avis : "Nous apprenons, dit-elle, que la Russie s'était plainte à plusieurs reprises de ce que la garde insuffisante de la frontière permettait l'arrivée incessante d'insurgés et d'armes de Gallicie. Le cabinet autrichien a déclaré que de son côté il faisait son possible pour empêcher les secours d'arriver à l'insurrection afin de remplir ses obligations conformément à la teneur des traités et aux prescriptions du droit des gens : mais que si les mesures qu'il prenait se trouvaient insuffisantes, c'était à la Russie à faire le reste, en occu-

pant immédiatement la frontière. La Russie ne se l'est pas fait dire deux fois ; elle a pris les mesures qu'on lui avait indiquées à Vienne, et c'est à cela que se réduit le grand bruit d'une prochaine invasion de la Gallicie par les Russes." Ainsi la concentration des troupes russes a lieu, sinon à la satisfaction, au moins de l'aveu du cabinet autrichien.

Consécration de l'Eglise de l'Hospice St. Joseph.

Jeudi, le 15 octobre dernier, a eu lieu en cette ville la consécration de la nouvelle Eglise de l'Hospice St. Joseph, rue du Cimetière.

Le temps magnifique que nous avons eu ce jour-là concourait admirablement à l'éclat de cette imposante cérémonie dont une partie se faisait en dehors des murs. Nous ne dirons rien de ce monument nouveau, élevé à la gloire de Dieu, sous l'invocation de St. Joseph ; nous craindrions, en en faisant une description exacte, laisser douter un instant de la possibilité qu'une seule famille ait pu trouver dans son zèle et dans ses ressources le moyen de réaliser une œuvre digne d'un autre siècle : nous laisserons nos lecteurs juger eux-mêmes, certains que, du moment que leur bonne fortune leur aura permis de visiter cette église, ils croiront à peine, après avoir vu.

Le moment le plus solennel fut celui où, après la prise de possession de l'église par la croix représentant l'union des églises d'Occident et d'Orient, le Clergé ouvrit enfin les portes du temple. Les assistants virent alors apparaître : Mgr. McIntyre, Evêque de Charlottetown, Isle du Prince-Edouard, assisté de MM. Poullet et Poulin ; Mgr. Lynch, Evêque de Toronto, assisté de MM. Roussel et Cherroffs ; Mgr. de Montréal, assisté de M. Gravel et du R. P. Saché. La procession se mit en marche pour aller chercher les saintes reliques préparées pour les trois autels qui devaient être consacrés par Leurs Grandeurs.

Quand la procession fut de retour et que les saintes reliques furent arrivées au parois de l'église, Mgr. de Montréal fit chercher dans la foule M. Olivier Berthelot et sa famille, composée de son gendre, M. LaRocque, et de ses deux petits-enfants ; Mademoiselle Thérèse, sa digne associée dans ses bonnes œuvres, étant indisposée ce jour-là, n'avait pu s'y trouver. Notre digne Prélat, en les voyant confus et humiliés à ses pieds, laissa échapper de son cœur des sentiments de reconnaissance qui se traduisirent par des paroles pleines d'émotion et d'attendrissement.

L'auditoire était vivement ému en entendant son premier Pasteur rendre gloire à Dieu de ce qu'il ait bien voulu permettre qu'on érigeât ce sanctuaire, aussi digne du but qu'on lui destine qu'il l'est de la munificence de celui qui l'a fait construire à ses propres frais. Mgr., considérant la petite fille de M. Berthelot qu'il conduisait par la main, lui rappela que cette enfant avait été baptisée par Sa Grandeur elle-même sur cette terre de France, patrie de nos ancêtres, où Mgr. était alors ainsi que cette même famille. En lui rappelant son nom de Thérèse, il ne manqua pas de lui faire souvenir qu'elle avait eu le bon-

heur d'être revêtue du manteau de cette grande sainte, qui se conserve à Paris. " Comme cette illustre Thérèse dont on fait aujourd'hui la fête, ajouta Mgr., cette enfant a perdu sa mère dans le bas âge, mais elle saura comme elle jeter un regard d'espérance au ciel; elle y verra sa puissante patronne, secondant les ardentés prières de celle qu'elle a perdue pour la terre, mais qu'elle doit compter pour les cieux." En lui désignant, ainsi qu'à son jeune frère, le temple qui allait s'ouvrir à la Religion, il prononça des paroles que nous sommes incapables de reproduire, car le cœur seul les comprend, et l'imagination les refroidit en voulant les transmettre. Mgr., par égard pour la modestie de M. Berthelet, termina son allocution en attirant les bénédictions divines sur cette famille entière, puis continua la cérémonie.

Ce fut un coup-d'œil saisissant de voir les trois Prélats s'avancer vers chacun des autels qu'ils devaient consacrer. Mgr. de Montréal monta au grand-autel consacré à St. Joseph; Mgr. Lynch à celui du côté de l'Évangile, consacré sous l'invocation des Epousailles de la Ste. Vierge; et Mgr. McIntyre à celui du côté de l'Épître, dédié à Ste. Thérèse.

On connaît l'éclat et la pompe dont la Religion s'est plu à entourer les premiers Pasteurs des âmes dans leurs saintes fonctions; mais on sait aussi qu'elle n'a rien épargné quand il s'est agi d'approprier ses autels à nos saints mystères. Aussi, le coup-d'œil était des plus imposants. Les prières et les cérémonies accomplies simultanément par les trois Evêques donnaient à la fête un caractère tout particulier de grandeur.

Nous avons de plus remarqué au chœur, Mgr. Fargault, Evêque élu du Vicariat Apostolique de la rivière McKenzie, territoire du Nord-Ouest. Afin de contribuer à l'éclat de cette solennité, il a bien voulu condescendre à se laisser revêtir des insignes de la prélature, que sa promotion lui donne droit de porter, quoiqu'il ne soit pas encore sacré.

Le nombreux clergé qui était présent, les pieux fidèles qui encombraient la nouvelle enceinte, tout faisait de cette fête un spectacle qui, en parlant aux yeux, attendrissait les cœurs.

Nous ne doutons pas que la fête de Ste. Thérèse ne soit une époque bien chère aux bonnes Religieuses de l'Hôpital-Général qui retrouveront, d'âge en âge, en venant s'agenouiller dans ce temple, un écho qui leur redira au dehors les sentiments que leur cœur aura répétés tous les jours: " Qu'elle est belle cette Religion qui sait ins-pirer le dévouement au point de faire élever des temples aussi beaux, par la main d'une famille! Qu'elle est belle cette Religion dont les œuvres de chaque jour, reproduites par d'humbles servantes de Jésus-Christ, ont pu mériter sur la terre une si belle récompense! "

QUINZE JOURS EN MER.

Lecture faite devant l'Union Catholique, par M. D. d'Odier d'Orsonnons.

Mon Révérend Père,

Monsieur le Président, Messieurs,

Quelques notes prises dans le temps, oubliées, puis reprises aujourd'hui; quelques idées prêtées par l'isolement, l'abandon, l'ennui, seront le fond de ce petit entretien: trop heureux si mon faible travail peut-être accepté comme un gage de bonne volonté ou comme une

faible contribution au grand œuvre de l'Union Catholique:

Le 2 mai 1862, je m'embarquais à Québec comme lieutenant sur le *Napoleon III*. Je ne m'arrêterai pas ici à vous faire la description d'un vaisseau de guerre. La discipline y est ou ne peut plus sévère; une fois en mer, l'abandon dans lequel on se trouve, l'impossibilité de recourir à un autre pouvoir dans le cas d'une révolte, la nécessitent et la font pardonner. Les pauvres gens qu'on nomme matelots y sont bien traités et savent se faire aimer par leur dévouement et leur bravoure. Le deux au soir tout était prêt à bord. Le trois à midi au coup de canon de la citadelle répondaient les nôtres en signe d'adieu, et, le cœur oppressé, l'âme pleine d'inquiétude, je me livrais à la mer dont j'avais entendu dire tant de bien et tant de mal. Alors je ne pouvais pas comprendre qu'on pût l'aimer avec amour, avec passion, mais aujourd'hui je comprends moi aussi qu'on puisse s'y attacher malgré ses perfidies et ses trahisons.

" Bien avant de voir la mer, si on la contemple du rivage, on l'entend, on la devine. D'abord c'est un bruit lointain, sourd et uniforme. Et peu à peu tous les bruits lui cèdent et en sont couverts. On en remarque bientôt la solennelle alternative, le retour invariable de la même note forte et basse, qui de plus en plus, roule, gronde!... On y sent, on croit y sentir la vibrante intonation de la vie. En effet, au moment du flux, quand la vague monte sur la vague immense, électrique, il mêle au roulement orangeux des eaux, le bruit des coquillages et de mille êtres divins qu'elles apporte avec elle. Le reflux vient-il, un bruissement fait comprendre qu'avec les sables elle remporte ce monde de tribus fidèles et le recueille en son sein.

Que d'autres voix elle a encore! pour peu qu'elle soit émue, ses plaintes et ses profonds soupirs contrastent avec le silence du morne rivage qui semble se recueillir pour écouter la menace de celle qui hier se flattait encore d'un flot caressant. Que va-t-elle lui dire?

Je ne veux pas le prévoir. Je ne veux point parler ici des épouvantables concerts qu'elle va donner peut-être, de ses duos avec les rocs, des basses et des tonnerres sourds qu'elle fait au fond de cavernes, ni de ces cris surprenants où l'on croit entendre: Au secours!!!

Non, prenons-la dans ses jours ordinaires où elle est toujours puissante mais sans violence.

" Qu'elle est son étendue réelle? plus grande que celle de la terre, voilà ce qu'on sait le mieux. Sur la surface du globe l'eau est la généralité, la terre est l'exception. La profondeur de la mer est bien plus incon nue que son étendue, à peine quelques sondages ont-ils été faits, encore sont-ils incertains et peu nombreux. Son eau est plus dure que celle de nos fleuves, elle n'a point l'engageante transparence des eaux de la fontaine. Elle est opaque et lourde, elle frappe fort. Qui s'y hasarde se sent soulevé. Elle aide, il est vrai, le nageur, mais elle le maîtrise, et il se sent comme un faible enfant bercé dans la main puissante du géant qui peut le briser quand il voudra.

Plonge-t-on à une certaine profondeur, la mer perd sa transparence, une teinte rouge cache les rayons du soleil; va-t-on un peu plus bas, l'obscurité est absolue c'est un monde de ténèbre, on croit que la vie cesse où il n'y a pas de lumière, on se trompe, on y sent un monde de petits êtres remuer permis les richesses que

l'Océan arrache sans cesse à la cupidité des hommes pour les cacher jalousement au trésor profond des naufrages.

Dans les jours calmes la marée se fait mieux sentir, on dirait que la mer, dans son juste orgueil cherche à s'élever vers les cieux : elle appelle, elle tend la main aux astres ses amies dont elle subit l'influence. De même que les fleurs de la terre se tournent vers le soleil, la terre elle-même qui les porte le regarde aspirer vers lui. En ce qu'elle a de plus mobile sa masse fluide, elle se soulève et fait signe qu'elle ressent son attraction. Elle déborde d'elle-même, elle monte, monte et ne pouvant plus s'élever plus haut dans un pleur, elle leur adresse du moins un soupir.

Les petites libertés hardies que nous prenons à la surface de l'élément indomptable, notre audace à courir sur cet immense et profond inconnu sont peu et ne peuvent rien faire au juste orgueil que garde la mer. Elle reste en réalité fermée, impénétrable. Qu'un monde prodigieux de vie, de guerre et d'amour, de production de toute sorte, s'y meuve, on le devine bien et déjà on le sait un peu, mais à peine y entrons-nous que nous avons hâte de sortir de cet élément étranger. Si nous avons besoin de lui, lui il n'a pas besoin de nous. Il se passe de l'homme à merveille. La nature semble tenir peu à avoir un tel témoin... Dieu est là tout seul chez lui !.....

L'homme qui a vu la mer dans toutes ses péripéties ne peut plus la quitter, il l'aime, il la craint et cependant il s'y attache ; sa vie est tellement différente de celle des autres hommes. Le temps est-il beau, la brise douce, la mer lui sourit-elle, il la carresse de son regard, il contemple son immensité, il admire l'œuvre du créateur, et de son cœur contemplant sa petitesse et sa faiblesse, s'élève une prière comme un encens vers son maître, son Dieu. Mais le vent vient-il gémir dans les cordages du vaisseau, la tempête vient-elle mugir sous lui, prête à le dévorer, les mêmes sentimens qui l'ont fait prier dans le calme, l'assureront de sa force, il sentira en lui un je ne sais quoi qui le rendra fort, qui lui dira que l'homme est le roi de la création, et l'œil en feu, les narines dilatées, les cheveux au vent, il luttera avec courage, avec désespoir même : il est si doux de revoir ce qu'on aime, une épouse, une sœur, une fille peut-être sont là qui prient pour lui en l'attendant.

Les premiers jours de notre croisière furent heureux, tout était calme et régulier à bord, lorsqu'on arriva à la petite Trinité. Le soleil était à son déclin pris du bord, un vaisseau était dématé, des débris s'étaient amoncelés sur le rivage et quelques épaves flottaient ça et là au large. Aussitôt le vaisseau s'arrêta dans sa marche, deux chaloupes furent lancées à l'eau et parmi ceux qui allaient porter du secours aux pauvres naufragés je fus heureux de trouver une place. Rien de plus hideux que l'aspect de ce naufrage.—Le *Pride of Canada* coulé à fond ne laissait voir que quelques pieds de son pont, encore ce pont était-il couvert d'une boue immonde provenant du mélange des provisions, raisins, savons, fleur, biseuit, huile, tout était là pour former une boue gluante dont l'odeur empestée suffoquait les pauvres matelots occupés à retirer ce qu'ils pouvaient de ces débris. Je regardai la plage : quelques piquets de bois, de la terre nouvellement remuée, nous prouvèrent que la tempête avait fait des victimes.—Le commandant

fit donner aux naufragés toutes espèces de secours, et après avoir entendu raconter les causes du naufrage, nous continuâmes notre route vers les îles Magdeleines. Le jour où nous quittions Québec, la tempête avait pris le *Pride of Canada*, qui, toute voile dehors, pensant courir sa route vers Québec, était venu déchirer ses flancs élégants sur une plage de roches, près d'une forêt de mornes sapins.—L'automne avant, la *Canadienne* avait trouvé un lineuil, là aussi, à quelques arpents de cette barque. Seulement, plus heureuse que cette dernière, personne n'avait trouvé la mort dans son malheur. La déviation de la *boussole* dans cet endroit est presque toujours la cause des nombreux naufrages qui rendent ces côtes tristement célèbres.—En continuant notre route vers les îles Magdeleines, nous nous arrêtâmes au phare du Cap Rosier. Ce phare ainsi que plusieurs autres ont été bâtis par le Gouvernement Canadien. Ils coûtent une somme énorme, leur hauteur est d'à peu près 80 pieds, un peu plus un peu moins suivant les falaises et les lieux sur lesquels ils sont bâtis : au pied de chaque phare il y a un canon du gros calibre. On ne fait pas assez de cas de ces martyrs de la mer ; ils sont là, sentinelles avancées, fantômes blancs avec leurs yeux de feu, pour veiller à la vie du pauvre marin, et lorsque le brouillard est trop fort pour laisser voir leur lumière secourable, alors ils crient, ils appellent leur canon grondeur, ils luttent avec les éléments. C'est là, au haut de la tour du Cap Rosier, que je jettai un dernier regard vers le pays que j'avais quitté et que je laissai tomber dans l'espace un baiser pour ceux que j'aimais et dont j'étais séparé par une immensité. Rien dans le phare n'attirait l'attention, quelques oiseaux morts trouvés le matin aux pieds du mur, pauvres victimes fascinées par la lumière, ils venaient de se briser la tête sur les épaisses vitres qui entourent le fanal. Nous partîmes avec les souhaits du vieux gardien et de sa femme, laissant derrière nous les regrets d'une bonne hospitalité et de bien des douceurs dont nous ne jouissions pas toujours à bord.

Un jour et deux nuits nous suffirent pour nous rendre aux îles de la Magdeleine, nous devions assister à la pêche du hareng et voir les résultats de la chasse aux loups marins. Lorsque nous y arrivâmes, il pouvait être six heures du matin, le temps un peu brumeux ne nous empêchait cependant pas de voir.

Souvent j'avais vu des tableaux représentant des paysages, aux tons chauds, aux couleurs hardies et brillantes..... Manie de peintre, abus de couleur m'étais-je souvent dit ; et voilà que tout-à-coup un beau matin au soleil levant j'aperçois en pleine mer quelques petites îles aux falaises élevées et dont les flancs rouges crevés de cavernes laissaient voir ça et là des colonades magnifiques éblouissantes de couleur, sur ce fond antique quelques voiles blanches et rouges sillonnaient la mer, toutes courraient la même bordée, toutes allaient dans la même direction, c'étaient des émissaires à la recherche des bancs du hareng qu'on attendait de minute en minute.

L'ancre fut jeté à la mer au son du canon, quelques instans après nous étions à terre pressant la main à de vieux et braves marins tous heureux de revoir notre commandant. M. Fortin est certainement le bon génie de ces parages ; homme instruit, éclairé, d'un jugement droit, il est la providence des pauvres gens du Nord.

Nous visitâmes les îles, elles sont arides, n'ont pas de

bois ou très peu, les arbres y sont courts, rabougris et isolés. De culture rien, quelques navets, quelques petites légumes, voilà tout. Mais la mer, par sa fécondité, pourroit à tout ; le poisson, qui est en abondance, échangé avec autre chose, leur fournit un peu d'aïssance. Nous passâmes trois jours à Namheret, principal village. Si on peut l'appeler ainsi, des îles Magdeleines... Il me semble le voir encore de la rade..... quelques hangars, quelques petites maisons bâtis sur une haute falaise, aux pieds de deux collines appelées les " Demoiselles ; " il me semble encore voir sur ces collines quelques chevaux brouter péniblement une herbe qu'ils ne pouvaient trouver, pauvre race dégénérée exilée là par un caprice de l'homme, traînant de morne en morne sa pénible existence. Il me semble encore voir dans le lointain le pauvre abbé descendre de la colline où l'Église est bâtie, elle est là tendant les bras aux pauvres pêcheurs, symbole de foi, d'amour et de confiance. Oh ! que ne puis-je vous dire tout ce qu'avait d'étonnant un soir le son de sa cloche. La mer se brisait aux pieds des falaises. Point de tonnerre, point de déchirement de nuages. Mais la vague croisée et brisée contre elle-même faisait toujours entendre la même note sourde et plaintive, et pardessus ce bruit sourd, continu, la cloche tintant, tintant doucement... on eut dit un soupir s'exhalant de cette pauvre terre, la voix d'un ange appelant les hommes à la prière ! !

Nous étions aux îles Magdeleines depuis deux jours lorsque le hareng vint donner (comme disent les gens du pays). Il arrivait du fond de la mer, il montait, montait toujours, s'avancant vers la plage où il doit déposer ses œufs ; ils marchent côte à côte, serrés, pressés, ils ne sont jamais assez près l'un de l'autre ; insoucians des monstres qui les dévorent et les barcelant sans cesse, ils vont, vont toujours, uniquement occupés du grand œuvre de la génération. Ils vont comme un élément aveugle et fatal, et nulle destruction ne les décourage. Hommes, poissons, tout fond sur eux, mais ils voguent, voguent toujours, vivant pour aimer, et aimant pour mourir. Millions de millions, qui se hasarderont de compter leur nombre ? J'ai vu dans un seul coup de seine 2000 quarts de hareng. On eut dit une étoile tombée dans la mer, une immense tache lumineuse que se disputaient et les hommes et les animaux. C'était un concert de cris sauvages, tous les oiseaux du ciel s'étaient donné rendez-vous et chacun prenait sa part de ce festin.

La pêche dura plusieurs jours : abondance, cris de joie, actions de grâce de la part des pêcheurs.

Ces pauvres gens seraient assez heureux s'ils n'étaient pas tyrannisés par les agents de l'Amiral Coffin. Le Gouvernement actuel, qui semble vouloir rendre justice à tous, ne jettera-t-il pas un regard sur cette partie lointaine de notre pays, et permettra-t-il à un compatriote des bourreaux de 1775 de continuer l'œuvre que ceux-ci avaient si bien commencée. Tous les ans nombre d'Acadiens sont obligés de quitter les îles Magdeleines pour le Labrador.

Le 3^{me} jour, nous quittâmes les îles pour le Labrador ; la traversée eut été heureuse si nous n'avions rencontré une immense banquise.

Quelle différence entre les banquises de la mer et celles de nos fleuves, ce n'est plus comme ici un champ

de glace unie, un linceuil blanc que le printemps chasse avec plaisir. C'est un amas de blocs gigantesques, chassés, amassés par la tempête, emportés par les courants et qui flottent avec eux. A une certaine distance on ne distingue pas, il est vrai, leurs aspérités, et toutes ces lignes bizarres présentent à l'œil fatigué les formes les plus étranges, on croirait voir tantôt les flèches élançées d'une cathédrale, tantôt les tours arrondies d'une forteresse, crénelées comme un vieux rempart. Celle-ci ouvre ses flancs aux flots qui la rongent, on dirait une arche de pont ; celle-là se dresse fièrement au milieu des autres comme un palais de roi, elle a ses hautes murailles de granit, sa colonnade, ses portiques, sa terrasse italienne, et le soleil qui la colore la rend éblouissante comme un de ses temples d'or et de porphyre où demeuraient les dieux mythologiques.

Ce qui ajoute encore à l'effet produit par tant de points de vue si bizarres, c'est l'admirable couleur de ces glaces, c'est le bleu transparent, le bleu limpide et velouté qui les revêt. A côté de couleurs si pures, l'azur du ciel est pâle et l'émeraude de la mer est terne.

Mais la nuit c'était bien autre chose, on eut dit des fantômes passant avec gravité près de vous, vous tendant la main et si par hasard une glace se broyait sur une autre glace vous eussiez dit le rire satanique d'un damné, c'était à faire frémir ; et sur toute cette scène le fanal rouge de l'avant qui lançait ses feux lugubres et sinistres.

Impossible de dormir, il fallait contempler ce spectacle, ou entendre à chaque instant la voix de l'officier de quart crier " gare à babord ! gare à tribord " et puis presque aussitôt la glace se glissait avec de sourds craquements le long des flancs du vaisseau qui gémissait sous cette pression.

Ce n'est qu'après bien des peines, bien des fatigues, bien des dangers heureusement évités, que nous pûmes enfin, après avoir été prisonniers six jours dans les glaces, toucher l'orteau, petit fort bâti sur les côtes sud du Labrador.

L'histoire du Labrador est courte, je l'emprunterai à l'abbé Verland qui, il y a quelques années, visita ces parages.

" Ce pays, à l'arrivée des Européens, était dans la possession des Esquimaux, qui soutenaient déjà et continuèrent longtemps après à soutenir une guerre assez vive d'une part contre les Montagnais, et de l'autre, contre les Souriquois ou Micmacs, habitants des côtes de l'Acadie, de la Gaspésie et de Terre-Neuve. Les Esquimaux, qui semblent appartenir à la famille des Samoyides et des Japonais, se défendaient courageusement ; mais quand les Français se mirent de la partie contre eux, ils durent céder peu à peu et se retirer vers le Labrador Septentrional.

Les chroniques du Nord de l'Europe nous portent à croire que dès les 13^{me} et 14^{me} siècles les Norvégiens et les Danois avaient découvert dans leurs voyages les îles de Terre-Neuve et le Labrador. En 1497, Jean et Sébastien Cabot, cherchant un passage vers les Indes, reconnurent la partie Septentrionale du Labrador. En 1500, le portugais Cortéreal visita aussi les côtes de ce pays. Dès l'année 1504, des pêcheurs basques, normands et bretons y faisaient la pêche."

L'apparence de ces pauvres côtes saisit le cœur, c'est la nature en deuil, c'est l'abandon, ce sont des montagnes de roche, de granit gris et rose, où il ne pousse rien

qu'un peu de mousse. Ici point de prairies émaillées de fleurs, point de ruisseaux limpides, point de gazouillement d'oiseaux. Quelques cabanes isolées çà et là, ouvertes à tous les passants, car ce qui caractérise ce pays, c'est l'hospitalité ! Sans doute l'abandon, la misère, réunissent les hommes dans un commun besoin. Leurs mœurs se ressentent un peu de cette vie sauvage. Plusieurs ont conservé l'habitude de faire la chasse en *kiuk*, canot fait de peau de loup-marin, on se sert aussi en hiver du *cometique* traîneau esquimau traîné par des chiens. Les chiens servent de chevaux dans ce pays, très souvent ils font jusqu'à 25 et 30 lieues par jour.

Dans cette triste solitude tout était événement, jouissance pour nous. Nous nous amusions à faire des collections de fossiles et de toutes espèces de spécimens d'histoire naturelle, crabes, coquillages, crustacés de toutes sortes étaient autant de conquête pour moi et chaque fois que mon fusil abattait quelqu'un des gros oiseaux de mer j'étais fier de compter une pièce de plus dans ma collection. Nous fûmes accueillis à terre par les hurlements des chiens esquimaux qui vinrent à notre rencontre, juste pour recevoir quelques bons coups de bâton administrés par des matelots dignes de porter la massue d'Hercule. C'était aussi bien pour nous, car ces chiens sont de vrais loups, ils se mangent entre eux, malheur à celui qui commence la bagarre, s'il succombe toute la meute fond sur lui et le déchire à belle dent pour ensuite partager ses lambeaux. L'abbé Ferland parle d'un chien comme ceux-ci qui, pour avoir commis un meurtre sur la personne d'un de ses frères, eut une des pattes de devant attachée au col. Il paraît que ce chien avait l'humeur poétique car la nuit il avait l'habitude de se rendre en faisant forts cercles sur une morne isolée et lorsque la lune argentait la mer de ses rayons, le chien faisait retentir les échos d'alentour de ses lamentations. Ces meurtres ont dû se succéder rapidement, car j'ai vu beaucoup de chiens attachés de cette façon. C'est la plus grande punition qu'on puisse leur infliger. Seulement, ceux-ci ne sont pas romanesques.

Nous visitâmes les postes de pêche et de chasse. Les habitants étaient satisfaits, la pêche avait été prodigieuse et la chasse du loup-marin abondante. Ce qui est très-beau dans le loup-marin, ce qui émeut, c'est sa tête ronde, c'est la capacité du cerveau. Nul être, (après l'homme) ne l'a développé à ce point, dit Boitard. Je me rappellerai toujours le soir où, quittant les plages arides du Labrador pour gagner le vaisseau qui était en rade à quelques milles, nous rencontrâmes beaucoup de loups marins. J'allais peut-être faire une victime inutile pour moi, quand le commandant me pria de les regarder, de contempler leur regard doux et sympathique; nous les regardâmes très-longtemps, eux nageant, bondissant tout autour de nous, de leurs doux yeux de velours noirs semblèrent nous remercier.

“ La terre est leur patrie de cœur, ils y naissent, ils y aiment, et blessés ils y viennent mourir, ils y mènent leurs femelles, les couchent sur les algues marines et les nourrissent de poisson. Ils sont doux, bons voisins, se défendent l'un et l'autre, seulement au temps d'aimer ils se déchirent et se battent. Les femelles sont douces et sans défense. Si on leur fait mal, elles pleurent, s'agitent douloureusement avec des regards de désespoir. Elles élèvent leur enfant cinq ou six

“ mois, lui enseignant à nager, à pêcher, à choisir de bons aliments. Elles le garderaient bien plus longtemps, si le mari n'était jaloux. Il le chasse, craignant que la trop faible mère ne lui donne un rival en lui. “ Je garderai longtemps le souvenir de ces doux am-“ phibies.”

Le lendemain était un dimanche. La prière fut lue comme d'habitude par un officier, chaque matelot debout à son poste, la tête nue, le chapeau sous le bras, prêt à tout événement, insensible au bercement de la mer, priait Dieu de nous accorder un prompt retour. Sans doute notre prière fut exaucée, car quelques jours après nous étions heureux de pouvoir fouler de nos pieds le sol de la patrie.

FEUILLETON :

ELISABETH DE FAUDOAS.

C'était en 1794. Dans un hôtel de la rue Saint-Jean, à Caen, le comte et la comtesse de Faudoas s'entretenaient tristement au coin du feu. En ce temps de meurtre et de terreur, nul ne pouvait s'endormir avec l'assurance que le lendemain n'aurait pas un terrible réveil. M^{me} de Faudoas promenait ses regards autour d'elle, dans ce salon jadis témoin de sa joyeuse existence. Que de compagnes de sa jeunesse avaient déjà porté leurs têtes sur l'échafaud ! Elle les revoyait, parées et gracieuses, et puis sa vue s'obscurcissait sous des flots de sang ! Elle frissonnait, interrogeait du regard tout ce qui l'entourait et se demandait si le tribunal révolutionnaire pourrait trouver autour d'elle le sujet d'une accusation ? Les portraits du Roi et de la Reine avaient disparu ; les armoiries avaient été effacées ; les fauteuils de bois sculptés, naguère surmontés d'une couronne de comte, étaient mutilés ; les tapisseries aux écussons des Faudoas avaient été arrachées : on avait courbé la tête sous les ordonnances nouvelles !

Les grandes richesses de M. de Faudoas étaient employées à faire des heureux : il n'y avait pas de pauvres sur ses terres ; et quand l'hiver le ramenait dans le somptueux hôtel où il était né, la misère s'enfuyait des mansardes de la paroisse Saint-Jean. Tous ceux qui tendaient la main vers lui étaient secourus.

Confiant en la reconnaissance de ses concitoyens, il n'avait pas émigré. Il avait restreint sa maison, ses équipages restaient sous les remises et ses chevaux à la campagne. M^{me} de Faudoas ne sortait qu'à pied ; tous deux vivaient dans l'ombre et se croyaient à l'abri du carnage, derrière le double rempart de leurs consciences et des bienfaits qu'ils semaient autour d'eux.

Pendant qu'ils promenaient tristement leurs pensées au milieu de leurs lugubres souvenirs, qu'ils donnaient des larmes dans le silence du foyer à la mémoire de ceux qu'ils avaient aimés, une des portes du salon s'ouvrit, et la plus gracieuse apparition qui se puisse rêver éclaira leur douleur d'un rayon de joie.

Qu'elle était jolie Elisabeth de Fandoas, leur fille unique ! Ses blonds cheveux relevés, formaient une couronne autour de son front ; qui eût pensé à la couronne du martyr en contemplant cette brillante nature, cette enfant de quinze ans, issue de deux nobles races, qui bravait la terreur avec cette insouciance de la jeunesse et de la force ! Comme son père, elle se croyait en sécurité. Qui donc eut osé porter la main sur ceux qu'elle aimait le plus au monde ? Est-ce qu'à cet âge le malheur des autres est un enseignement ? Elisabeth avait amèrement pleuré ses amis et quelques parents éloignés, mais bientôt elle reprenait courage et sa sérénité semblait défier le destin.

Elle était fiancée, dès le berceau, au jeune comte de Tancarville, qui avait quitté sa patrie pour offrir son épée aux princes qui guerroyaient sur la frontière. De loin en loin, un soldat qui revenait au pays, apportait en cachette un mot de souvenir et d'espérance de Raymond de Tancarville. Ceux qui prennent une part active aux luttes, même les plus désespérées, ont toujours la foi qui soutient. C'est dans le calme du repos que les illusions s'envolent et que le découragement s'empare des cœurs les plus vaillants.

M^{me} de Fandoas tenait dans ses bras une délicieuse petite chienne toute pomponnée de rubans ; elle vint la déposer sur les genoux de la comtesse, qui attira sa fille à elle, et lui donna un tendre baiser. Son regard, plein d'angoisses, semblait dire : Dieu te garde ?

Elisabeth courut à son clavecin. Après quelques accords vagues, elle commença les premières mesures d'une romance qui avait été dédiée à l'infortunée reine Marie-Antoinette.

— Chut ! s'écria M^{me} de Fandoas, qui se leva effrayée, et courut auprès d'Elisabeth, comme pour la préserver d'un danger. Folle enfant, ne sais-tu pas que les murailles sont des échos terribles ? Ah ! cet air, tu t'en souviens donc ? Peut-être un jour à venir pourras-tu nous le chanter sans crainte ?

— Je le chanterai dans le ciel à notre Reine, dit M^{me} de Fandoas, et sa physionomie enfantine prit un air mélancolique.

— Elisabeth, que dis-tu ? reprit la comtesse frémissante ; pourquoi parles-tu ainsi, à quoi penses-tu, je veux le savoir ? La pauvre mère pressait convulsivement sa fille contre son cœur.

— Je pensais à notre Reine, ma mère, je chantais pour qu'elle m'entendît et qu'elle vît que son souvenir sacré était resté parmi nous. Vous m'avez dit de me taire ; alors j'ai pensé que je la verrais un jour dans le ciel, j'ai même cru la voir ! Son fils était près d'elle comme je suis près de vous ; je l'ai reconnu ; c'était un ange qui avait une couronne royale sur la tête ; il avait quitté sa prison ! Ma mère, j'ai rêvé, pardonnez-moi, embrassez-moi, et ne pleurez plus !

Elisabeth pleurait aussi. Pourquoi ? Dieu seul le savait.

— Prions, dit le comte à sa femme et à sa fille, et nous serons plus calmes.

Tous trois à genoux récitèrent la prière du soir. Dix heures sonnèrent à l'église Saint-Jean. M^{me} de Fandoas tressaillit.

— Qu'avez-vous encore, ma mère ?

— Ah ! cette cloche n'a-t-elle pas souvent sonné le tocsin, ce tocsin mille fois plus terrible que celui qui annonce le feu. Je crois l'entendre toutes les nuits ; il me semble que c'est le signal du jugement dernier.

— Non, dit le comte, c'est le jugement des hommes ; il reste à ceux qui sont condamnés sur la terre par eux, le droit d'en appeler à Dieu dans le ciel.

— Comme nous sommes tristes ce soir, Fanchette ! s'écria Elisabeth en courant à sa chienne qui dormait sur un coussin. Fanchette, tu es heureuse, toi, tu dors en paix et le Tribunal révolutionnaire ne s'occupera jamais de toi.

— Allons nous reposer, ma fille, demain nous serons plus braves, dit la comtesse. Emporte Fanchette dans ma chambre ; bousoir ma chérie.

Elisabeth passa des bras de sa mère dans ceux de son père ; elle mit Fanchette dans une élégante corbeille garnie de satin, et, après avoir posé ses lèvres sur le poil net et luisant de sa favorite, elle entra dans sa chambre, qui communiquait à l'appartement de la comtesse. Des rideaux de damas bien brochés d'argent, un lit caché sous des flots de mousseline et de dentelle, des meubles de bois doré, un tapis d'Aubusson, tout ce que l'amour maternel avait pu choisir de plus riche et de plus gracieux se trouvait réuni dans ce petit réduit.

Depuis quinze ans Elisabeth reposait là sous la protection de sa mère.

Hélas ! ses jours et ses nuits étaient comptés ?

Elle s'endormit en souriant. L'ange qui l'avait gardée sur la terre et qui devait la conduire au ciel veillait à son chevet.

Le lendemain, elle s'éveilla toute joyeuse, et entra chez sa mère.

— Un plaisir t'attend, lui dit la comtesse, tu n'en as pas souvent, pauvre petite, et je me reproche parfois d'éteindre ta jeunesse sous le poids de mes regrets et de mes craintes. Tu aimes Fanchette, regarde là et tu l'aimeras encore plus aujourd'hui, pour la surprise qu'elle t'a faite.

La tête de Fanchette sortait de sa corbeille, elle jappait doucement pour appeler sa jeune maîtresse et semblait lui dire :

— Venez voir !

— Ah qu'ils sont mignons ! s'écria Elisabeth, en apercevant trois jolis petits chiens autour de Fanchette. Ma mère, ils seront à moi, n'est-ce pas, vous me les

donnez ? J'en garderai deux et j'en donnerai un à Louise de Vierville. Comme elle sera contente ! Merci, merci ma mère ! Que vous êtes bonne et que je suis heureuse !

La jeune fille assise sur le tapis prenait un à un les petits chiens qui venaient de naître, elle les caressait et les rendait bien vite à leur mère, qui exprimait ses angoisses par un gémissement, quand sa petite nichée n'était pas toute entière entre ses pattes.

Elisabeth quitta Fanchette pour annoncer à son amie, M^{me} de Vierville, le présent qu'elle voulait lui faire. Elle lui écrivit :

“ Chère Louise, si tu savais comme je suis contente, Fanchette a autour d'elle trois petits citoyens qui font mon bonheur. Maman me les a donnés et je vais en élever un pour toi, tu choisiras ; il y en aura un autre pour Raymond, et le troisième pour moi. Ils sont tous pareils, ils se serrent les uns contre les autres ; j'ai envie de les appeler Liberté, Égalité, Fraternité. Qu'en penses-tu ? Viens me voir tantôt. Je t'embrasse.

“ Ta meilleure amie,

“ ELISABETH.”

—Tiens, dit M^{me} de Faudoas à un jeune domestique, enfant d'un fermier du Comte, et nouvellement à son service, prends cette lettre, tu la porteras à M^{me} de Vierville ; sais-tu où est la rue des Carmes ?

—Nenni, mamzel' Elisabeth, mais je saurons bien la trouver, c'te rue, si elle est à Caen ; on demande son chemin et on arrive.

Quelques heures après, M. et M^{me} de Faudoas étaient à table. En ce temps là on dinait à midi. C'était la seule coutume de nos pères que la république n'eut pas abolie comme dangereuse pour la nation.

Elisabeth s'étonnait de n'avoir pas de réponse de Louise.

—As-tu remis la lettre ? dit-elle au domestique.

—Oui mamzel', répondit François ; c'est-à-dire, je ne l'ai pas remise dès mains de M^{me} de Vierville, mais la commission a été bien faite tout de même. Je cherchais la rue des Carmes, une femme me dit : c'est tout droit devant vous ; j'allai tout droit et c'était toujours la rue Saint-Jean, si bien que j'arrivai à un pont et que ce n'était plus la rue Saint-Jean ; je passai le pont et je me dis comme ça : Ben sûr que la rue des Carmes, c'est en amont du pont. Mais v'la que c'était la rue de Vaucelles. Alors je dis à un Monsieur qui passait : où est-ce que c'est la rue des Carmes ?—Vous l'y tournez le dos, qui me dit. Qu'est-ce que vous voulez dans c'te rue ?—Je vas porter une lettre de not' demoiselle.—Qu'est-ce que c'est que vot' demoiselle, qui me dit comme cela.—C'est la demoiselle à M. le comte de Faudoas, le seigneur de not' village, que je lui répondis : je suis domestique chez eux.—Ah ! qui me dit, eh bien, je vas dans la rue des Carmes et je porterai la lettre. Et puis je l'y donnai.

—Une autre fois, dit, M. de Faudoas, tu ne donneras jamais les lettres qu'on te confie aux gens que tu rencontreras dans la rue, et puis quand tu parleras de moi, tu ne diras plus : M. le comte et encore moins que je suis ton seigneur : il n'y a plus, mon enfant, ni comtes, ni seigneurs ; tu diras le citoyen Faudoas, entends-tu ?

—Oh Jésus, Monsieur le comte, c'est mon père qui me schlaguerait avec son fouet de charrue, si je vous manquais de respect ! Quand je suis parti de chez nous, il m'a dit comme cela : tu t'en vas chez not' seigneur, tant plus qu'on veut lui ôter les choses qu'il a droit d'avoir, tant plus qu'il faut être respectueux ; tu serviras bien tes maîtres, tu les défendras, et tu te feras tuer pour eux, si c'est nécessaire, autrement tu ne serais plus mon fils et il n'y aurait plus de place ici pour toi. Oh non, Monsieur le comte, que je ne vous appellerai pas *citoyen* ; une insulte, quoi ? Un vilain mot qui n'est seulement pas chrétien.

—Mais, il faut avant tout m'obéir, ton père ne te l'a-t-il pas dit ?

—Oui, Monsieur le comte.

—Eh bien, je t'ordonne de m'appeler citoyen. En m'appelant M. le comte, tu risques d'amener une accusation contre moi, comprends-tu ?

—Oui, je comprends, dit François en fondant en larmes : j'obéirai, mais je ne parlerai plus, dire : *citoyen*, ça n'est pas possible.

—A quoi penses-tu ? demanda M^{me} de Faudoas à sa fille qui, toute rêveuse, touchait à peine aux mets qu'on lui servait.

—Je pensais, ma mère, que j'étais heureuse de m'appeler Elisabeth ; j'ai à présent deux patronnes : sainte Elisabeth de Hongrie et sainte Elisabeth de France. J'ai fait cette nuit un rêve étrange : j'ai vu Madame Elisabeth qui m'a tendu la main ; j'ai voulu baiser cette main royale, un homme hideux s'est jeté entre nous ; il avait une hache ensanglantée et son rire était infernal ; alors Madame Elisabeth a étendu une seconde fois la main, avec un geste de volonté suprême et cet homme a disparu. Une force invincible me clouait à ma place, je ne pouvais avancer jusqu'à elle ; elle a fait un pas vers moi et m'a enveloppée de son manteau dont elle retenait un des pans comme sainte Elisabeth de Hongrie ; mais qu'ai-je vu, mon Dieu ? non pas du pain pour les pauvres ; non pas de miraculeuses roses ; j'ai vu une hache ensanglantée pareille à celle que tenait l'homme qui m'avait glacée de terreur.—“ N'aie pas peur, enfant, m'a-t-elle dit, d'une voix si douce et si sonore que je croyais entendre une harmonie céleste ; n'aie pas peur, viens avec nous !” Je saisis bien vite ce manteau dont les fleurs de lys étincelaient comme des étoiles, et puis je m'éveillai. C'était un beau rêve, n'est-ce pas, ma mère ? merci de m'avoir appelée comme la fille de nos rois !

La comtesse, qui écoutait en frissonnant le récit de sa fille, n'eut pas le temps de lui répondre. Un bruit sinistre se faisait entendre dans le vestibule ; une porte s'ébranlait et céda bientôt, malgré la résistance de deux serviteurs qui se refusaient à l'ouvrir. Alors, des pas lourds et cadencés retentirent sur les dalles, et bientôt on vit apparaître, dans la salle, deux hommes, à figures barbares, suivis de quatre soldats armés.

Ces hommes portaient le costume de municipaux : écharpes et cocardes tricolores.

—Le citoyen Faudoas ? dit l'un d'eux, en s'avancant le chapeau sur la tête.

—C'est moi ! fit le comte, en jetant sur sa femme et sur sa fille un inexprimable regard d'angoisse.

—Au nom de la République, suivez-moi.

—Où, et en vertu de quel droit ? demanda le comte.

La comtesse se leva, frémissante, et vint se jeter au bras de son mari, en laissant échapper un cri de terreur.

—Paix et courage, dit M. de Faudoas d'une voix calme.

Elisabeth, pâle comme une morte, était venue se placer entre son père et la horde qui avait envahi le foyer de la famille.

—Lisez l'accusation, dit un des municipaux à son compagnon.

—“ Au nom de la République, le citoyen, ci-devant comte de Faudoas, est arrêté sous prévention d'insulte à la nation.”

—Puis-je savoir, dit le comte, quels sont les faits dont je suis accusé ; je défie qu'on me prouve que j'ai insulté la nation.

—Si ce n'est toi, c'est quelqu'un des tiens, dit en riant, d'un air infernal, le représentant de la loi. Nous avons la lettre de ta fille ; tu as soigné son éducation ; elle écrit proprement pour son âge : une vraie plume d'aristocrate, qui appelle sa chienne *citoyenne* et donne pour noms à ses chiens la devise de la France : Liberté, Egalité, Fraternité.

—Ah ! s'écria Elisabeth éperdue, oui j'ai écrit cela, mais j'en suis seule responsable. Monsieur, au nom du ciel, emmenez-moi et laissez mon père ; laissez-le ; par pitié, ne prenez que moi !

—Tiens, elle est gentille cette petite, dit un des hommes.

—Elles sont toutes comme cela, répondit l'autre. Ces aristocrates volent tout au peuple, même la beauté ; ça ne fait rien, ça a des mains blanches.

—Silence ! fit le comte d'un ton de commandement tel, que ceux qui avaient pour eux le droit du plus fort, restèrent interdits. Vous avez mission de m'arrêter, sortez d'ici, je vous suis.

—C'est moi qui ai livré mon père au bourreau, cria Elisabeth en se tordant les mains et se jetant à genoux, suppliante.

—Relève-toi, dit M. de Faudoas ; ils peuvent nous enchaîner, faire tomber nos têtes ! nous humilier, jamais ! Ne te reproches pas tes innocentes paroles, mon enfant ; à défaut de ce prétexte, ils en eussent trouvé un autre. Espérons en Dieu et si sa volonté est de prendre ma vie, que sa volonté soit faite.

—M^{me} de Faudoas et sa fille s'attachaient au comte et demandaient, à travers leurs sanglots, la grâce de le suivre.

—Les prisons ne sont pas des auberges, n'y entre pas qui veut ; quand votre tour viendra on vous y appellera, dit brutalement un des municipaux.

—Adieu, dit le comte, courage, résignation ! Elisabeth, souviens-toi de ton rêve et prie tes saintes patronnes.

Mais il y avait là un cœur naïf et dévoué qui ne voulait pas se résigner.

—J'ai vendu mon maître, mon seigneur ! on me tuera avant d'arriver à lui, s'écria François en se jetant sur les municipaux, qui, surpris, roulèrent tous deux sous la main vigoureuse de l'enfant des champs ; un soldat voulut le saisir, mais il reçut un coup de poing si formidable qu'il chancela ; un autre attaqua François avec son sabre ; une légère blessure, en l'exaspérant, redoubla ses forces, il s'empara de l'arme qui venait de le toucher, et n'entendant ni la voix de son maître qui lui ordonnait de s'arrêter, ni les cris d'Elisabeth et de la comtesse, il fit face, à lui seul, à six ennemis et tomba bientôt sanglant et sans vie aux pieds de celui pour lequel il avait juré de mourir.

Pour sortir de sa maison, M. de Faudoas dût passer sur le cadavre de son serviteur. Il traversa d'un pas ferme, au milieu d'une populace en furie, ces rues où, naguères il passait dans de riches carrosses, entouré de ses fidèles serviteurs. Tout ce qu'un cœur de père et d'époux peut éprouver de déchirement, il l'éprouvait sans que sa physionomie trahit les angoisses de son âme. Les prisons étaient pleines et les victimes nouvelles étaient conduites à la citadelle. C'était un vieux château sombre qui se dresse encore sur les ramparts de la ville et qui nous redit aujourd'hui les douleurs du passé. Quand vient le soir, le promeneur attardé ne croit-il pas entendre parfois le cri suprême des martyrs, qui ont quitté cette demeure pour monter à l'échafaud ? Pauvre citadelle, étonnée de sa destination funèbre ! Elle avait retenti du cri des hérauts d'armes, et alors elle gardait prisonniers dans ses murs, les fils de ceux qui, jadis, y commandaient en maîtres.

Le comte de Faudoas n'avait pas une étincelle d'espérance. En franchissant le seuil de son hôtel, il avait dit en son cœur : “ Salut pour la dernière fois au toit de mes pères, aux joies de ma famille, à tout ce que j'ai aimé en ce monde ! ”

Le tribunal révolutionnaire ne jugeait pas, il condamnait.

M^{me} de Fautoas, abîmée dans sa douleur, n'ayant, elle non plus, aucun espoir, ne vivait plus que pour Elisabeth; le désespoir de l'enfant dépassait encore celui de sa mère.

—J'ai livré mon père, répétait-elle sans cesse, même en dormant. La lutte horrible, dont elle avait été témoin avait ébranlé son organisation; elle tremblait convulsivement; elle croyait, à toute minute, voir un spectre à ses côtés et se serrait en frissonnant contre sa mère.

Trois jours se passèrent à prier et à pleurer, puis un soir ces hommes terribles, dont les sinistres figures étaient sans cesse présentes à la mémoire des deux pauvres femmes, entrèrent encore à l'hôtel de Fautoas.

—Nous allons rejoindre mon père, s'écria Elisabeth avec un accent de joie et de triomphe.

—Pas toi, petite, mais ta mère, répondit le municipal. Vous ne ferez pas de bruit aujourd'hui, j'espère, on ne sera pas obligé de saigner les poulets comme la dernière fois.

Cette atroce plaisanterie, qui faisait allusion à la mort de François, fit pâlir la comtesse. Elle jeta un regard désespéré vers Elisabeth, et levant les yeux au ciel, elle se leva en disant: "Mon Dieu je vous la recommande!" Mais avant qu'elle ait eu le temps de faire un pas, sa fille s'était enlacée à elle, l'enveloppait de ses bras avec une force surhumaine et s'adressant aux hommes armés qui les entouraient elle leur disait avec une expression de défi: "venez donc nous séparer."

—Allons, détachez la petite, ordonna un des municipaux aux soldats, qui ne bougèrent pas.

—M'entendez-vous? hurla-t-il.

—Nous sommes chargés de conduire les prisonniers à la citadelle et non de les compter, répondit l'un d'eux. Tant pis, s'il y en a un de trop, le geôlier s'en arrangera, ce n'est pas notre affaire.

—Ah vous ne voulez pas? Eh bien, je vais le faire! Ça ne sera pas difficile. Et la main de cet homme saisit le beau bras d'Elisabeth qui resta immobile sous cette terrible pression. Les doigts étaient marqués en taches bleuâtres, mais la frêle enfant, cramponnée à sa mère, ne laissa pas échapper une plainte.

En ce moment entraient deux domestiques qui se jetèrent entre leurs maîtresses et les municipaux.

—Défendez ma fille, dit la comtesse.

Une lutte allait s'engager et l'attitude des soldats prouvait qu'ils ne s'en mêlèrent pas.

—Tu veux donc emmener la petite, dit le chef; à ton aise, mais prends garde, elle pourra bien gripper avec toi; la guillotine est hospitalière!

La comtesse jeta un cri de terreur et voulut repous-

ser sa fille; Elisabeth resta attachée à elle et sans proférer une parole, l'entraîna vers la porte.

Avant de sortir, elle jeta un coup d'œil sur les serviteurs en larmes, leur tendit la main et leur dit:

—Merci de m'avoir soignée quand j'étais petite, de m'avoir aimée, je vous regrette tous. Adieu.

Fanchette s'élança vers sa jeune maîtresse, elle aboyait en mordant sa robe. Elisabeth la prit dans ses bras et l'emporta.

Comme le comte, madame de Fautoas et sa fille traversèrent à pied la ville; il faisait presque nuit.

En arrivant à la prison, Elisabeth s'approcha du geôlier, lui glissa dans la main un magnifique bracelet, souvenir de son fiancé, et lui dit:—par pitié, monsieur, mettez-nous avec mon père.

Le geôlier sourit à la vue d'autres bijoux qui paraient les deux femmes et les introduisit bientôt dans une chambre basse dont l'unique ouverture grillée, donnait sur les fossés de la ville. Le comte, debout près de la fenêtre, contemplait les lumières qui apparaissaient au loin; il cherchait à reconnaître les lueurs qui partaient de son hôtel, la lampe qui éclairait la triste veillée de celles qui, bientôt, seraient veuve et orpheline. Le bruit de la serrure, grinçant sous la clef, ne l'arracha pas à contemplation douloureuse; il était dans les bras de sa femme et de sa fille avant de s'être retourné.

Quinze jours se passèrent à attendre, à errer, parfois à espérer. Quelles ardentes prières s'élevaient vers le ciel! M. de Fautoas préparait Elisabeth à une séparation qui lui semblait certaine; il lui disait ce qu'elle devrait faire, quand elle serait seule sur terre. Elisabeth écoutait en pleurant et murmurait:—Je veux mourir avec vous.

Ni le comte ni sa femme ne considéraient la condamnation d'Elisabeth comme possible.

Un jour vint où tous trois furent emmenés à Paris et traduits devant le tribunal révolutionnaire. Placés sur le banc des criminels, entourés d'une foule avide de sang, ils écoutèrent leur acte d'accusation:

1^o "Le citoyen, ci-devant comte de Fautoas, est accusé d'avoir élevé sa fille dans la haine et le mépris de la Patrie; d'avoir, en dépit de l'abolition des distinctions nobiliaires, conservé le titre de comte et de seigneur de Fautoas et d'avoir résisté à main armée le jour de son arrestation.

2^o "La citoyenne, ci-devant comtesse de Fautoas, est accusée d'avoir partagé les opinions du citoyen son époux et d'avoir été hostile à la république.

3^o "La citoyenne Elisabeth Fautoas est accusée d'avoir insulté la nation, en écrivant à la citoyenne Vierville, que sa chienne avait mis au monde trois citoyens et les avoir appelé: Liberté, Égalité, Fraternelle."

Le comte sommé de se défendre répondit simplement:

—Je n'ai point élevé ma fille dans la haine de la Patrie; ce qu'elle a écrit à son amie était une plaisan-

terio d'enfant et non une insulte à la République. Je me suis soumis aux lois et aux coutumes nouvelles. Si mes domestiques m'ont donné le titre de comte, c'était à mon insu et malgré ma défense. C'est aussi malgré moi qu'un jeune serviteur a voulu s'opposer à mon arrestation ; j'en appelle au témoignage de ceux mêmes qui étaient chargés de m'arrêter.

La comtesse, interpellée à son tour, répondit :

—Je n'ai jamais été hostile à la nation, je n'ai rien à dire pour ma défense, je sais que nous sommes condamnés d'avance, je demande seulement grâce pour ma fille qui n'a que quinze ans.

—Et moi, dit Elisabeth, je demande qu'on me fasse mourir avec mon père et ma mère.

Un murmure s'éleva dans la salle. Était-ce de la pitié ? non, ces cœurs là étaient sans pitié. Était-ce de l'admiration pour la noble enfant dont la jolie tête allait tomber ? non, ces hommes et ces femmes n'avaient plus le sentiment de ce qui était grand. C'était un murmure d'étonnement en voyant cette jeune fille si calme en présence de la mort.

Quelques juges demandèrent qu'Elisabeth, à cause de son âge, fut mise hors de cause, mais l'accusateur public prit la parole et dit :

“ Que le Tribunal devait considérer que la citoyenne Elisabeth Faudois, mise hors de cause, reprenait ses droits civils et héritait de la fortune de ses parents ; que cette fortune était de plus de cent mille livres de rente, et que la nation devait la confisquer si tous trois étaient condamnés.”

Alors les juges prononcèrent à l'unanimité que le citoyen ci-devant comte de Faudois, son épouse et sa fille étaient condamnés à mort.

Pas une larme ne s'échappa de leurs yeux. Les spectateurs se dressaient les uns derrière les autres ; ils grimpaient sur les banes pour voir les condamnés.

Ce fut en présence de cette foule avide de sang, que le comte et la comtesse furent chargés de chaînes.

On hésitait à entourer du cercle de fer, le poignet délicat d'Elisabeth.

—C'est bien, dit un des gardes, je réponds de la petite, on n'a pas besoin de l'enchaîner.

—Puisqu'on m'a jugée digne du martyre, répondit-elle, je veux en porter les insignes.

Le lendemain était le jour de l'exécution ; les prisons étaient encombrées, il fallait faire place à de nouvelles victimes.

Qu'elle doit être longue, sombre et cruelle la dernière nuit qu'on passe sur la terre ! Quand on interroge l'infini, on espère ; mais quand la pensée se reporte vers le bonheur connu, vers cet éternel adieu au passé, quelle est l'âme assez forte pour ne pas souffrir et trembler ?

M. et M^{me} de Faudois n'avaient plus qu'une pensée : Elisabeth ! Elisabeth, la joie de leur jeunesse, l'espoir

de leur avenir, leur unique amour ! C'était fini pour elle aussi !

Elle s'était endormie dans leurs bras du dernier sommeil de sa vie et un angélique sourire errait sur ses lèvres entr'ouvertes ; la lune éclairait d'un rayon sa tête charmante ; un ange ne viendrait-il pas la chercher, la prendre là, dans cette prison, et l'emmener au ciel ?

Il devait venir en effet cet ange, mais quelques heures plus tard.

Aux premières lueurs du jour, Elisabeth s'éveilla ; elle courut à la fenêtre et aperçut des oiseaux qui voltigeaient et venaient se poser entre les barreaux qui défendaient l'étroite ouverture.—Ah qu'ils sont heureux, ils sont en liberté ! s'écria la pauvre enfant et un torrent de larmes lui coupa la parole.

—Pardon, pardon, je suis lâche, disait-elle, au milieu de ses sanglots, il n'y a personne ici, on ne peut nous voir, pleurons ensemble et nous souffrirons moins !

On apporta le dernier repas des victimes. La comtesse recula en faisant un geste de refus.

—Il faut soutenir nos forces, dit le comte, c'est le banquet d'adieu ; je vous y convie.

Huit heures sonnèrent. L'exécution avait lieu à dix heures. Tous trois, à genoux, enlacèrent leurs mains et récitèrent les prières des agonisants,—et tous trois étaient pleins de santé et de vie !

Des pas se firent entendre ; la porte s'ouvrit, il fallait quitter ce dernier asile, témoin de leurs larmes et de leurs adieux.

Une charrette les attendait ; ils montèrent les premiers et se placèrent ensemble ; d'autres victimes vinrent les rejoindre ; on se tendait la main ; les inconnus devenaient des amis ; la mort est un lien suprême.

La charrette roula sur le pavé en secouant les malheureux qu'elle traînait au supplice. Il fallait traverser toutes les rues qui avaient vu passer le cortège du Roi, de la Reine et de Madame Elisabeth. Ces souvenirs apparaissaient comme une fantasmagorie sanglante ! Une multitude, ivre de sang, attendait sur la place de la révolution, ce spectacle qui se renouvelait chaque jour et dont elle ne se lassait pas.

Elisabeth monta la première les marches fatales. Pour que le supplice fût complet, il fallait que l'enfant fût égorgée sous les yeux de sa mère. Il est de ces douleurs que nulle parole humaine ne peut traduire.

—Elisabeth croisa ses mains et pria.

Sa tête tomba !

Le comte fut appelé ensuite ; il fléchit le genou devant le cadavre de sa fille, puis se tournant vers la foule hideuse qui se pressait pour mieux voir les suppliciés, il dit :—c'est ainsi que nous savons mourir !

Quand vint le tour de la comtesse, on l'appela inutilement, elle n'existait plus. La hache qui était tombée sur la tête de sa fille avait aussi tranché sa vie.

Uélas ! cette histoire est vraie. Elle est un des sanglants souvenirs que la Révolution de 93 a laissés en Normandie ; je n'y ai rien changé, pas même le nom des martyrs.

Comtesse de MIRABEAU.

Les paroles inutiles qu'on dit en un jour.

Avez-vous jamais fait le compte ?...

Le matin vous ouvrez l'œil.

—Quelle heure peut-il bien être?... Neuf heures ! Ah ! sapristi, je suis horriblement en retard ! c'est égal ! il ferait bon rester au lit. Ah ! belle chose que la fortune... Si j'étais riche !... etc. etc.

Inutile tout cela !

Pourquoi n'arriver pas droit à l'appel du garçon ?

—Garçon ! mes bottes et mon déjeuner ?

Un ami se présente.

—Tiens, bonjour, comment vas-tu ?

—Pas mal, et toi ?

—Bien, je te remercie, et chez toi ? tout le monde ?..

—Tout le monde va bien. Comme tu engraisse, mon vieux ? tu dors trop, il faudra *veiller* à cela ! Sais-tu que tu es crânement logé... mazette ! Tapis partout !

Inutile ! Inutile !

—Je venais t'emprunter un louis.

Pourquoi ne pas le dire tout de suite ?

—Toujours à ta disposition... tu sais bien !

—Je sais que tu es l'obligeance même... c'est à charge de revanche.

—Merci ! grâce à Dieu !

—C'est une façon de parler et de dire : tu peux compter sur moi en toutes circonstances...

—Je n'en ai jamais douté

Inutile ! Inutile !

—Voilà le louis !

A la bonne heure !

Le garçon dresse la table.

—Déjeune avec moi !

Déjeune avec moi est nécessaire ; mais où l'inutile commence ;

—Sans cérémonie ! une cotelette simple ! deux œufs ! café au lait ! on enverra chercher un melon ! Allons ! c'est convenu !

—Mon cher ami, c'est que... je craindrais.

—De me déranger ! Allons donc !

—Ce n'est pas cela, mais je suis attendu !

—Fort bien ! on t'attendra une demi-heure de plus...

Voyons, tu acceptes ?

—J'accepte.

Pourquoi ne pas le dire tout de suite ?

Tout ce qui se dit à table, tel que : *délicieux ! excellent ! ce melon est parfait ! fameux déjeuner.*

Inutile !

On peut manger, on doit manger, sans souffler mot. Pour revenir au plat dont le goût vous tente, il suffit de tendre l'assiette avec un mouvement de tête.

Après le repas, chacun court à ses affaires.

Dans la rue, à toute seconde :

—Bonjour ! Comment vas-tu ? J'ai bien l'honneur ! Mes salutations à madame !... Y a-t-il longtemps qu'on ne vous avait vu !... Quand viendrez-vous me faire payer à dîner ?... Que pensez-vous de la *Pologne libre dans la Russie libre* ?

Inutile, tout ce verbiage.

Prenez le citoyen dans l'exercice de ses fonctions.

Avocat !

Alédecia !

Négociant !

Tribun !

Que de paroles inutiles ! impossibles à produire, à noter, à compter.

L'écrivain est plus silencieux... mais les *inutilités* qu'il ne dit pas, il les confie au papier.

On me raconte le trait d'avarice suivant : Une vieille fille est morte, laissant son frère unique héritier de ses vingt mille livres de rente.

Ce frère est bien l'être le plus avare qu'ait produit la création depuis la découverte des sept péchés capitaux, mais il adorait sa sœur et sa sœur l'adorait.

Une clause du testament était celle-ci : "Voulant former mon frère — dans l'intérêt de son âme — à concéder enfin les *douceurs de l'aumône*, je lui lègue etc., etc., à la condition par lui de donner deux francs, chaque jour, au premier pauvre qu'il rencontrera sur son chemin."

Les premiers jours, malgré sa répugnance instinctive, l'avare *lûcha* les deux francs pour obéir à la chère morte, mais avec une rancune telle que les *douceurs de l'aumône* devenaient de jour en jour pour lui une énigme plus indéchiffrable et plus mystérieuse.

Un scrupule lui vint.

—Je n'exécute pas les dernières volontés de ma sœur, puisque j'ignore encore ce qu'elle a voulu que j'apprenne !...

Et cette idée lui ôta le sommeil...

—Que faire ?

Il a cherché et trouvé, — le pauvre homme...

Chaque soir, il remet deux francs à sa gouvernante, en lui recommandant de les donner au premier pauvre qu'elle rencontrera ; puis, en haillons, il va l'attendre au passage, lui tend la main murmure : *la charité* ! d'une voix implorante, et les deux francs retournent dans sa poche joyeuse...

—J'ai rempli ton dernier vœu, chère sœur ! oh ! oui, je le sens là !... Je connais à présent les *douceurs de l'aumône* !

MARIE.

ROMANCE.

Paroles et Musique de J. GERALDI.

Andante.

PIANO. *p*

Ped. * Ped. * Ped. * Ped.

p

Dors, mon en - fant ! près de toi veille un an - ge Aux ai - - les d'or,

poco rall. p a Tempo.

Ped. * Ped.

pp

qui te sou - rit ; Il a quit - té des é lus la pha - lan - ge ; Près d'un ber-

rinf.

Ped.

ceau, Dieu l'a con-duit! Dans ton som-meil, ô ma dou-ce Ma-ri - e,

pp

cresc. *pp col canto.* *a Tempo.*

Detailed description: This system contains the first musical phrase. It features a vocal line on a treble clef staff and a piano accompaniment on a grand staff (treble and bass clefs). The key signature has one flat (B-flat). The vocal line begins with a fermata over the first measure. The piano accompaniment consists of chords and moving lines in both hands. Dynamic markings include *pp* (pianissimo) and *cresc.* (crescendo). The tempo marking *a Tempo.* is placed between the vocal and piano staves.

Souvent, tout bas, il t'en-tend sou-pi rer..... Ap - - pel - les

pp

cresc. *pp*

Detailed description: This system contains the second musical phrase. It features a vocal line on a treble clef staff and a piano accompaniment on a grand staff. The key signature has one flat. The vocal line includes a fermata over the word "rer.....". The piano accompaniment features a *cresc.* marking and a *pp* marking. A diamond-shaped symbol is placed above the vocal line between the words "rer....." and "Ap - - pel - les".

tu ta cé - les - te pa - tri - - - e, Ou de ta mè - - - re, un doux bai-

Detailed description: This system contains the third musical phrase. It features a vocal line on a treble clef staff and a piano accompaniment on a grand staff. The key signature has one flat. The vocal line includes a fermata over the word "e,". The piano accompaniment consists of chords and moving lines in both hands.

a piacere.

ser? Ap - pel-les tu ta cé - les - te pa - trie, Ou de ta mère, ou de ta

* Ped.

3^{me} fois pour finir.

Mère, un doux bai - ser? jours.

3^{me} fois pour finir.

col canto.

A ton réveil, dans les yeux de ta mère,
 Petit enfant, tu trouveras
 L'ange si beau que Dieu mit sur la terre
 Pour assurer tes premiers pas ;
 Vois la sourire, ô ma douce Marie,
 Et répéter sur ton berceau
 Avec bonheur viens essayer la vie ;
 Dieu conduira notre bateau.....
 Avec bonheur viens essayer la vie ;
 Dieu conduira (*bis*) notre bateau !

Le nom si doux que ta mère te donne,
 S'écrit au ciel : il vient du cœur !
 Et sous votre aile, ô divine patronne,
 Va s'embellir la jeune fleur ;
 Veillez sur elle, ô céleste Marie,
 Sur notre enfant, sur nos amours !.....
 De ce bel ange, oh ! protégez la vie,
 Et vers le Ciel guidez ses jours !
 De ce bel ange protégez la vie,
 Et vers le Ciel (*bis*) guidez ses jours !